

ADRESSE

URGENTE AUX HABITANS DE PARIS.

Sur le projet de déchéance du roi.

PARISIENS,

QUE faites-vous ? L'esprit d'inquiétude & de turbulence s'emparent de vous. Des factions dangereuses vous agitent. On ne vous parle que de vous faire changer votre CONSTITUTION, que de renoncer au roi, que de suspendre ou abolir la royauté, que de vous donner un ou plusieurs régens. Mais pensez-vous bien que nous avons une CONSTITUTION toute faite ? qu'elle s'est faite chez vous & par vous ? Réfléchissez-vous à ce qu'elle vous a coûté ? Songez-vous, Parisiens, combien ce que vous y laisserez changer, pourra dénaturer ce

qui en restera? Eh! quoi? Ce grand caractère que vous avez imprimé à la chose publique, cet édifice de votre CONSTITUTION, étoit-il donc si mal établi & si chancelant, qu'une horde imprudente arrivée chez vous, qu'un souffle indiscret du midi, pût en déranger les bases? Réunissez-vous promptement autour de vos propres principes. Les ambitieux se démènent trop en ce moment à dessein de tromper le Peuple, pour que vous ne cherchiez pas à vous rallier sur vous-mêmes. Ils se réjouissent trop des nouvelles idées qu'ils ont eû l'art perfide de faire germer parmi vous, pour que vous ne deviez pas vous en affliger, & les repousser avec le zèle éclairé du patriotisme, toujours attentif aux dangers & aux vrais intérêts du Peuple. Oui, Parisiens, vous maintiendrez votre heureuse CONSTITUTION, y fût-il même resté quelque chose d'imparfait; car pourriez-vous vous dissimuler que la licence qu'on vous propose d'y substituer est, par rapport à la LIBERTÉ que vous avez conquise, ce qu'une débauche effrénée & grossière, est à un régime honnête & raisonnable. Je le demande donc à mes chers concitoyens, à quoi songent les novateurs actuels, lorsqu'ils

tendent à nous priver, peut-être tout d'un temps, de l'aſſemblée nationale & du roi, ce qui nous ôteroit à-la-fois la ſeule conſommation qui entretienne encore la foible exiſtence de la première capitale du monde ? Si ce malheur incalculable arrivoit, le négociant, le manufacturier, l'ouvrier & le compagnon-ouvrier en tout genre, tous peuvent dire: *nous n'avons plus de pain, nous n'avons plus qu'à nous abandonner au plus malheureux ſort, & qu'à nous enſevelir dans l'inaction la plus déſeſpérante, ſous les ruines de la patrie.* Penſez-y bien, Pariſiens, c'eſt de ce péril inſtant qu'il s'agit de vous préſerver, en vous ralliant contre tout ambitieux, autour des baſes conſtitutionnelles que vous vous êtes données à vous-mêmes & à tout l'empire François. L'Europe entière a les yeux ouverts ſur vous. La ſeule énergie qui vous reſte à exercer, eſt dans la fixité des principes. Balottés entre pluſieurs factions contraires, ne donnez point trop de prépondérance à un parti ſur l'autre. Souvenez-vous que lorſqu'un vaiſſeau eſt aſſailli de la tempête, ſi tout le monde ſe jette dans la chaloupe, la chaloupe périra. Sauvez, par un régime éclairé,

par une conduite prudente, vous, vos femmes, vos enfans, & le reste de la patrie.

Pour moi, que l'honneur seul & l'amour de mon pays, ont pu diriger pour le bonheur du Peuple, dans ce conseil purement civique & désintéressé, je me contenterai d'offrir cette opinion même, pour toute réponse, à ces esprits chagrins & remuans, qui sont choqués de toute idée contraire au systême de leur passion.

BACON.

Paris ce 7 août 1792, l'an 4 de la liberté.

De l'Imprimerie de LIOTTE.